

UN PILLEUR DE SÉPULTURES DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES

En 1877, le Journal des Voyages et des aventures de terre et de mer publiait un texte intitulé « Sépultures étranges » et sobrement signé J. B., relatant notamment les aventures d'un archéologue français, Ch. Wiener, lors d'une mission au Pérou réalisée dix ans plus tôt. La première page de cette revue, plus portée sur les aspects anecdotiques et sensationnels que sur la science, est ornée d'une gravure signée Castelli et Lemoine que nous reproduisons ici. On pourra se rendre compte que cette illustration est fort peu en concordance avec le texte. Nous n'avons pas poursuivi les recherches qui nous auraient peut-être permis de retrouver ces localités de Taparaco et de Colpa, inconnues des atlas modernes courants, ou de dénicher le compte rendu de cette expédition méconnue. Mais il nous a paru intéressant de signaler l'existence de cette mission à ceux que le Pérou souterrain intéresse et, pour les autres, de reproduire ce texte savoureux, exemple des récits de voyages mouvementés dont raffolaient les lecteurs du XIX^e siècle.

Jacques Chabert

Les momies américaines ne sont pas rares. Les Peaux-Rouges ont, en outre, des sépultures qui méritent d'arrêter l'attention. Telles sont celles des Indiens de la cordillère des Andes péruviennes, visitées par M. Ch. Wiener en 1877.

Chargé d'une mission archéologique à travers l'ancien empire des Incas, M. Wiener cheminait sur une antique chaussée, qu'il nous représente comme parfaitement conservée par endroits, entre Taparaco et Colpa. « À notre droite et à notre gauche, dit-il, s'élevaient d'énormes masses de roches, tantôt noires, tantôt grises, parfois jaunâtres. Dans les pans schisteux de la cordillère, nous vîmes des grottes qui servirent généralement à loger les morts. Si les sables mouvants de la côte effacent la trace des nécropoles indiennes et les mettent ainsi à l'abri de toute violation, ces grottes, souvent à cent ou deux cents mètres au-dessus du niveau de la vallée et à une distance tout aussi considérable du rebord du haut plateau, sont également protégées contre toute attaque.

« Comment a-t-on pu transporter là des morts ? Comment l'Indien a-t-il pu arriver à cette hauteur, sur ce mur de pierre presque vertical ? Il n'y a guère qu'une explication possible. Ceux auxquels était confié le soin des funérailles descen-

daient sur une couche inclinée des schistes, en ayant soin de casser derrière eux l'étroit sentier par lequel ils étaient venus. Ils déposaient le mort dans une grotte naturelle ou dans une caverne qu'ils creusaient. Continuant alors leur descente périlleuse, toujours brisant derrière eux la roche qui les avait portés, ils arrivaient dans la vallée, et derrière eux le mort restait dans sa demeure inaccessible. »

Cette supposition est assez raisonnable, mais il n'était pas possible de la vérifier. Notre voyageur ne le tenta même point. Le désir qui le prit fut d'explorer quelque-une de ces grottes funéraires, en dépit des difficultés. Il mit pied à terre, confia les montures aux soins d'un de ses Indiens et, emmenant les autres, arriva, par un détour, au plateau supérieur de la montagne. Après s'être assuré du point du plateau au-dessous duquel s'ouvrait une des grottes qu'il désirait explorer, il se prépara à la descente.

Assis sur une traverse de bois attachée solidement à deux cordes de cuir dont les Indiens restés sur le plateau tenaient les extrémités libres, il se fit descendre dans l'abîme. « Or, dit-il, un voyage vertical de cent mètres, fait en ces conditions, est extraordinairement long. Cependant j'arrivai à la hauteur de la tombe, fermée en

partie au moyen de dalles schisteuses amoncelées à l'entrée ; j'y découvris d'abord deux crânes, puis, au fond de la grotte, une momie accroupie. Toute trace de vêtement ou de linceul avait disparu ; mais le seigneur *gentile* était là, bien sec et encore assez solide. Je passai une corde à travers l'orbite des crânes et me les attachai à la ceinture, puis je pris la momie entre mes bras et, le signal de l'ascension donné, mes Indiens me hissèrent.

« Je me défendais, le jarret tendu, contre les anfractuosités de la roche, et en quelques minutes je me trouvai tout près du bord supérieur. Les Indiens ne m'avaient pas vu monter et ne se doutaient pas de quel fardeau je m'étais chargé. Au moment où le crâne jauni de leur ancêtre dépassa le bord, la frayeur idiote de ces gens leur fit faire un mouvement nerveux. Il me sembla qu'ils avaient lâché la corde. Affaire d'une seconde. Ce qui se passe dans un cerveau humain, en un pareil instant, est indescriptible. Je n'étais pas, en tout, descendu d'un mètre, mais j'éprouvai le sentiment effrayant de l'homme dans le vide. Mes mains crispées par la frayeur avaient lâché la momie, et pendant que, blême et couvert de sueur froide, j'escaladais le bord du précipice, aidé par mes Indiens, la momie, brisée en

mille morceaux, rebondissait de roche en roche et tombait en miettes au fond de l'abîme.

« Même un homme ayant le caractère mieux fait que le mien, ajoute M. Wiener,



comprendra le bel éclat de colère dont j'accablai mes coupables Indiens. Ces malheureux me déclarèrent que les *gentiles*, dérangés dans leurs sépulcres, ont l'habitude d'embrasser les Indiens qui périssent infailliblement sous le souffle mortel de ce baiser. L'un d'eux me dit que son père ayant touché à une momie, un os lui en était entré dans les chairs et y avait occasionné une in-

flammation suivie de mort. L'autre m'assura qu'au moment où la tête de la momie avait dépassé le bord du précipice, elle avait ouvert la bouche ; si elle n'était heureusement tombée dans l'abîme, elle leur aurait lancé une malédiction irrémédiable... »

Toutes ces superstitions, au fond, naissent d'un sentiment respectable, et, avec l'insensibilité caractéristique du savant ou de l'explorateur, M. Wiener n'a pas même l'air de se douter qu'aux yeux des Indiens Gentiles, il venait de se rendre coupable d'une belle et bonne violation de sépulture, crime impardonnable, pourtant, de ce côté-ci de la civilisation.